

## **Góngora et les humanités numériques : nouvelles méthodes pour une nouvelle poésie**

**Mercedes Blanco**

La poésie de Luis de Góngora (1561-1627) suscita de son temps une polémique qui est évoquée dans toutes les histoires de la littérature espagnole depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Ceux qui connaissent ce qu'en France on appelle les querelles (la querelle du Cid, par exemple, ou celle des Anciens et des Modernes) ont d'emblée une intuition de ce que peuvent être ces guerres de plumes sur des questions qui en apparence sont de pure esthétique.

Pour des spécialistes de littérature non hispanistes nous hasardons deux comparaisons qui peuvent donner un aperçu intuitif de ce dont il est question dans cette polémique.

La première est la suivante : entre Lope de Vega et Góngora (les deux sont strictement contemporains et le premier se considéra lui-même comme le grand rival du second), il y a un rapport de disproportion grossièrement analogue à celui qu'on pourrait établir entre un Victor Hugo et un Mallarmé (certains qui préfèrent un regard rétrospectif diraient entre un Apollonios de Rhodes et un Callimaque de Cyrène, bien que sur la querelle de ces deux poètes alexandrins on ait surtout des légendes et des supputations) : entre un écrivain extrêmement fécond et qui s'adresse à la foule et un écrivain à l'œuvre brève, rare et destinée à être appréciée par un petit nombre. Or une partie de la polémique est guidée par la volonté de faire un choix entre ces deux modèles.

Seconde comparaison : le rapport entre le volume des poésies de Góngora qui firent polémique (2569 vers en tout) et leur incidence sur la langue espagnole pourrait rappeler le texte de la pierre de Rosette, qui permit de reconstituer l'écriture hiéroglyphique et l'égyptien ancien. Le rapprochement prétend dire qu'un texte assez bref (pas trop bref pourtant) peut contenir la substance d'une langue et des exemples permettant de reconstruire sa grammaire, de déchiffrer son code. Certes, l'espagnol de ces poèmes est indéniablement de l'espagnol, mais il présente des particularités (prosodiques, lexico-sémantiques, syntaxiques, rhétoriques) qui, de l'avis de certains lecteurs de son temps, impliquaient soit une destruction des normes soit l'institution de normes nouvelles. En fait, les normes grammaticales des langues vernaculaires et même les règles de l'*ornatus* rhétorique n'étant alors définies que de façon vague, il s'agissait surtout d'infractions à l'égard des usages, de nouveauté ou d'étrangeté. La polémique eut donc la vertu de faire réfléchir sur ces usages et de tenter de les préciser. Aujourd'hui, cet effet d'étrangeté est amoindri parce que ces particularités linguistiques ont été, en partie, adoptées ou plutôt adaptées par les contemporains du poète, et par les générations suivantes, et partiellement par l'espagnol en

général. La différence entre Góngora et ses contemporains s'estompe comme toutes les différences entre des objets éloignés.

Comparée aux querelles littéraires qui ont marqué les lettres françaises entre la Renaissance et le Siècle de Lumières (sans parler d'autres controverses de nature théologique, philosophique ou scientifique, évidemment assez différentes), la querelle de Góngora présente certains caractères propres, pas forcément uniques mais singuliers, que je vais rapidement énumérer, pour que l'on sache ce dont je parle :

- Une polémique d'objet changeant et de fin indéfinie

Elle concerne d'abord deux poèmes en particulier ; puis le « style » de Góngora ; enfin ou en même temps, le style de ceux qui l'imitent ou s'inspirent de lui, qui sont qualifiés ironiquement de poètes savants ou doctes (*cultos*), et parfois, sans ironie mais avec réprobation, de « modernes » (*modernos*).

Il y a donc non pas une polémique mais plusieurs qui se succèdent de manière fluide et s'entremêlent. Seul le point de départ peut être fixé avec précision : Góngora, qui vivait alors à Cordoue, sa ville natale, avait dépassé la cinquantaine et était connu et admiré dans toute l'Espagne pour la qualité sans égal de ses poèmes brefs, lyriques, épigrammatiques ou satiriques ; il fit parvenir à Madrid, au printemps 1613, deux textes beaucoup plus longs que tous ceux qu'on lui connaissait : la *Fable de Polyphème*, un poème à sujet mythologique en huitains hendécasyllabiques de 504 vers, composé en 1612 ; les *Solitudes*, une narration aux caractéristiques insolites, composée entre 1613 et 1617 (deux séries irrégulières d'hendécasyllabes et heptasyllabes, respectivement de 1091 et 979 vers). Ces trois pièces, un peu plus de 2500 vers en tout, provoquèrent un émoi plus considérable que les centaines de milliers de vers pour le théâtre, l'épopée et la poésie lyrique de son strict contemporain, Lope de Vega (1562-1635) : un poète qui comptait par ailleurs de nombreux admirateurs dans toute l'Espagne et dans toutes les couches sociales. Lope de Vega se dépêchait en général d'imprimer ; Góngora fit faire quelques copies manuscrites de ces œuvres auxquelles il donnait manifestement une importance extraordinaire et les laissa courir de main en main, éveillant une curiosité et un désir intenses, mais aussi l'étonnement et le rejet. Très vite parurent, d'abord seulement manuscrits, des textes d'attaque et de défense.

On sait donc, avec une précision suffisante, à quel moment la querelle commence ; il est très difficile de dire quand elle finit. On a un cycle qui débute en 1612 en Andalousie et à Madrid, qui par des ondes de plus en plus larges et plus rares se répercute jusqu'à bien après la mort de Góngora et jusque dans le Nouveau Monde, donnant pour fruit tardif un opuscule remarquable, l'*Apologético* imprimé à Lima en 1662. Cette fin n'en est pas complètement une ; entre le XVIII<sup>e</sup> et

le XXI<sup>e</sup> siècle le débat issu de cette confrontation surgit de façon sporadique dans le champ littéraire comme dans le monde académique.

Paradoxalement ce poète savant, minoritaire, difficile, est malgré tout populaire et son influence s'étend à des genres à l'audience large comme la prédication, le théâtre et la fiction en prose. Très vite, donc, il s'agit moins de son œuvre à lui que de cette influence et de ses effets que certains estiment néfastes de « corruption » et de « contamination » stylistiques, qui appellent des métaphores tirées de la maladie et de l'hérésie. Ce qui se produit sous l'influence de Góngora reçoit, des mains de Lope de Vega, l'étiquette de « nouvelle poésie ». De plus, certains détracteurs du poète, en partie pour des raisons tactiques, inventent un personnage ridicule, un fantoche : le *poeta culto*, ou le *culto*, mis parfois au féminin, la *culta* (personnage comparable mais beaucoup moins développé que celui de la précieuse) et surtout au pluriel, los *cultos*. Cette engeance grotesque porte les stigmates du mauvais exemple que répand Góngora, et témoigne de sa séduction dangereuse. On a donc une dissémination de satires sous forme d'épigrammes, de libelles, de nouvelles, de fragments de pièces de théâtre. La polémique se place à distance variable entre le discours savant (dissertations solennelles bardées de citations latines) et le pur comique, le bouffon et le burlesque.

- Polémique et/ ou canonisation

Les détracteurs de Góngora réprouvent en premier lieu l'obscurité de ses poèmes et de son style. Certains affectèrent de les trouver inintelligibles, et même dépourvus de sens. Il y avait à cela un mélange de perplexité réelle et de mauvaise foi, même s'il faut tenir compte aussi de la mauvaise qualité des copies manuscrites auxquelles ils avaient accès. De leur côté, les partisans du poète entreprirent de démontrer que cette obscurité ne résultait pas du défaut de sens, mais d'une plénitude et justesse de sens que le lecteur devait conquérir par les armes de l'esprit (*ingenio*, *ingenium*) et de l'érudition. Cette idée d'un sens qui doit être cherché par une traversée de l'obscurité, et qui en prend d'autant plus de valeur, est capitale dans le seul texte de défense écrit par Góngora lui-même. Très vite apparurent ainsi des annotations et des commentaires manuscrits, puis imprimés, qui, découpant les textes en fragments, les paraphrasaient et les glosaient suivant la méthode humaniste (inspirée, notamment, par les commentaires anciens et modernes de Virgile) : un mélange d'analyse rhétorique et de reconnaissance de ce qu'on appelait des imitations. Par là on entendait les transpositions de textes classiques, latins le plus souvent, parfois grecs ou italiens. Ces imitations étaient présentées comme des conquêtes, non des larcins, le mérite du poète étant d'émuler et non de singer les grands modèles. La polémique incite donc à écrire des commentaires manuscrits ou imprimés, pour la plupart à but de légitimation et de glorification, qui ne peuvent pas être séparés par une frontière stricte des textes de défense ou

d'attaque. D'ailleurs le pamphlet le plus important, l'*Antidote contre la pestilentielle poésie des Solitudes*, est une sorte d'anti-commentaire. La polémique autour de Góngora ouvre la voie à la canonisation du poète, par le biais de commentaires qui avaient eu cette même fonction pour les poètes anciens (Homère, Virgile, Ovide, Horace) et pour certains modernes comme Pétrarque, l'Arioste, Garcilaso ou Ronsard. Les tentatives d'y mettre obstacle ne font peut-être que l'accélérer, même si elles signalent la fragilité, à long terme, de cette canonisation.

- Coloration politique de la querelle

La polémique, a priori purement littéraire (si tant est que la « vie littéraire » soit isolable de la vie sociale), a des implications idéologiques et politiques. Les détracteurs voyaient dans ces poésies une trahison à l'Espagne par une destruction de sa langue, qui compromettrait l'avenir de sa poésie et de son éloquence, de sa littérature comme on dira plus tard. Pour ses partisans, à l'inverse, Góngora, poète savant et génial, était allé chercher des perles chez Euripide ou Sénèque, chez Virgile et chez Stace, chez Horace et chez Claudien, pour poser les fondations d'une tradition poétique espagnole, indépendante de l'Italie et enfin hissée à la majesté des Anciens. Le poète espagnol, avec une omniscience divinatoire, avait surpassé ses aînés et avait doté l'idiome de Castille d'une poésie à la hauteur de sa prépondérance européenne et de son empire mondial (ces années sont celles où le roi d'Espagne est aussi roi de Portugal et des « Indes » portugaises). On peut donner raison à ceux qui pensaient ainsi dès lors que l'empreinte de Góngora est visible partout en Espagne, au Portugal, en Amérique coloniale, pendant un siècle et demi. La décrépitude de cette gloire, un processus long et complexe qui s'étend sur des décennies, va de pair avec ce qu'on appelle le déclin de l'Espagne. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et surtout au XX<sup>e</sup> siècle, à partir des années vingt, on ressortira Góngora de l'enfer des prétendues aberrations de l'art baroque (enfer qui tend dès ce moment à se vider ou à se transformer en Olympe), et on en fera un précurseur de la « modernité » et le père des symbolistes, des parnassiens et des avant-gardes. Pour ne citer que quelques noms universellement connus, García Lorca et Picasso sont des lecteurs enthousiastes de Góngora. Buñuel et Dalí le prennent pour symbole de tout ce qu'ils détestent, ce qui est une forme d'hommage à rebours.

### **Le projet Góngora dans l'OBVIL**

Le phénomène que l'on vient de caractériser de façon sommaire, aux traces très nombreuses et dispersées, a été très souvent évoqué, parfois décrit, mais de manière partielle, et non analysé de façon satisfaisante. Les approches les plus complètes datent des années 90 : un catalogue des documents de la réception du poète au XVII<sup>e</sup> par Robert Jammes (1994) et une étude de Joaquín Roses de la même année.

Depuis 2013 j'ai mis en place au sein d'OBVIL un projet d'édition et d'étude des documents de la réception autour de Góngora (textes, discours, lettres, commentaires, satires, défenses, etc). On s'en tient au XVII<sup>e</sup> siècle, la tâche étant ainsi suffisamment lourde. La place qu'occupe le projet « Góngora » dans l'OBVIL me semble légitime à l'égard des bases épistémologiques de ce labex qui a choisi à bon escient le nom d'observatoire de la vie littéraire. La poésie de Luis de Góngora, indéniablement l'un des grands poètes de la Renaissance (au sens large de ce terme) et de la langue espagnole, apparaît dans notre projet comme inséparable de la vie de l'œuvre, de ce qu'en firent ses contemporains et de ce qu'on en a fait depuis.

Notre tâche consiste à réunir les témoignages de la lecture de Góngora par ses contemporains et par sa postérité immédiate. Le travail a deux objectifs concrets, auxquels nous appliquons des méthodes numériques :

1. éditer en format XML-TEI l'ensemble des témoignages de cette réception (pièces polémiques et satiriques, avis argumentés, éloges et commentaires) dans une plateforme ouverte en HTML.

- Pour préparer l'édition philologique de ces textes nous avons réuni un ensemble de spécialistes dispersés en Europe, États-Unis et Argentine, baptisé *Grupo [I]ólemos*.

- Pour l'édition numérique, nous devons ce qui a été fait à quelques jeunes gens capables et enthousiastes, docteurs ou doctorants, qui y travaillent pour la plupart en marge de leurs sujets principaux de recherche.

2. Étudier cette réception avec des méthodes renouvelées grâce à la mise à disposition des documents et de toutes les informations et idées nécessaires pour les mettre en relation entre eux et avec les poèmes ; renouvelées aussi par les humanités numériques et par une prise en compte automatisée et donc globale et exacte des données.

### **Une édition caractérisée par le numérique**

Nous éditons quelques dizaines de pièces de nature hétérogène en nous basant sur une version élargie du catalogue dressé par Robert Jammes en appendice à son édition des *Soledades* (1992). Ce qui est pour l'instant visible sur la plateforme représente moins de la moitié de ce qui est en préparation et moins d'un quart de ce qu'il faudrait éditer absolument. Parmi les pièces à paraître, se comptent des textes inédits, présents dans des manuscrits que l'on croyait perdus ou illisibles.

D'autre part, nous incluons dans la plateforme publique l'édition des *Œuvres complètes* de Góngora. Antonio Carreira, la première autorité en la matière, nous a livré une version revue et

corrigée de sa propre édition de 2000 (Madrid, Turner, Biblioteca Castro). Pour l'instant nous avons publié la poésie et récemment le théâtre, composé de deux comédies et d'une églogue ; la correspondance suivra. L'édition numérique des *Œuvres complètes* de Góngora n'est pas une simple révision de l'édition papier. La codification en TEI a permis d'ajouter des données sémantiques et formelles que celle-ci ne pouvait pas envisager. Chaque vers de chaque poème est indexé. Dans les textes de la polémique qui citent le poète, les éditeurs renvoient à cette indexation. On a donc jeté les bases d'une édition hypertextuelle qui permet de se déplacer des poésies à la littérature critique et réciproquement. L'encodage a marqué les vers, les strophes, les refrains et les césures. Ces métadonnées combinent l'information sémantique et les instructions de mise en page.

Pour ce qui concerne les pièces de la polémique, es éditions sont critiques car le texte est établi à partir de tous les témoignages manuscrits et imprimés disponibles, ce qui certes allonge les délais de livraison par les éditeurs. Elles portent d'abondantes notes explicatives. Les citations latines très nombreuses sont traduites en espagnol dans les notes. Chaque texte est accompagné d'une introduction suivant un schéma préétabli qui en fait une véritable monographie. Les éditeurs ont souvent localisé, pour les nombreuses références des auteurs à la littérature classique et humaniste, la source exacte maniée : par exemple, telle version de la *Poétique* d'Aristote, telle traduction latine de l'œuvre de Lucien, telle édition de telle traduction italienne des rhétoriques grecques ou byzantines. Cela nous permet d'établir, avec une bonne approximation, la bibliothèque dont disposaient les lettrés qui ont voulu expliquer Góngora, et de lui donner sa place de classique ou au contraire de le rejeter. Des liens permettent de consulter immédiatement une partie de cette bibliothèque.

Chaque édition compte trois niveaux d'annotation : une annotation de l'appareil critique, une annotation explicative et une annotation d'auteur, puisque de nombreux textes polémiques et critiques comportent des références marginales. La disposition de ces notes sur la page imite la morphologie du document original, ce qui est aussi un apport propre au numérique.

La feuille de style en Word que nous avons fournie aux éditeurs marque avec des styles prédéterminés des entités nommées : autorités, polémistes, titres d'œuvres, ainsi que les citations. Les styles prédéterminés (reconnus par un programme mis en place par Frédéric Glorieux, Odette) sont convertis en XML sous forme d'étiquette. En plus de l'encodage de l'édition proprement dite, avec ses différents niveaux d'annotation, visible sur la page, nous avons un encodage sémantique, qui marque et donc permet de localiser et de mettre en relation les points du texte où il est fait référence à ces entités nommées.

## Essais d'analyse et d'interprétation à base numérique

À partir du matériau incomplet dont nous disposons, nous avons lancé des analyses quantitatives. Ces expérimentations commencent à prendre forme grâce à une poignée de jeunes docteurs et de doctorants hispanistes qui s'initient aux humanités numériques : François-Xavier Guerry, Jaime Galbarro, Marie-Églantine Lescasse, Aude Plagnard, Hector Ruiz, Sara Pezzini, Antonio Rojas. Je prétends donner ici un aperçu de ce que cette équipe de jeunes chercheurs, liée à CLEA et à OBVIL, a proposé il y a moins de trois mois au congrès de la Renaissance Society of America (Chicago, 30 mars-1 Avril 2017) au cours de deux séances (*panels*) d'une heure et demie chacune. Je résumerai brièvement ces communications et je parlerai encore plus rapidement des recherches en cours qui depuis cette date ont été menées par Marie-Eglantine Lescasse et par moi-même. Des articles issus de ces communications (pour la plupart en français) paraîtront prochainement dans la revue en ligne *e-Spania* (février 2018).

**Antonio Rojas Castro:** *How Many Góngoras Can We Read? A Quantitative Approach to the Study of Luis de Góngora's Poetry.*

Antonio Rojas Castro, docteur en 2015 à l'université de Barcelone Pompeu Fabra, applique l'outil informatique pour répondre à une question qui traverse toute l'histoire de la réception de Góngora, du XVII<sup>e</sup> à nos jours. Peut-on reconnaître dans les écrits de ce poète, deux périodes distinctes ? *How many Góngoras we can read ?* Y a-t-il deux Góngora, l'un clair et facile, spirituel et charmant, un prince de lumière, comme l'écrit Francisco Cascales, et un autre étrange, épineux, prince des ténèbres, qui inspire fascination et répulsion ? Cette thèse a été refusée par certains critiques, pour qui les singularités stylistiques que l'on a reprochées à ce poète étaient déjà présentes dans les poésies de jeunesse. Les deux positions, celle qui voit chez Góngora une révolution qui brise son œuvre en deux périodes, et celle qui affirme une évolution continue, se sont fondées sur des approches trop partielles pour être concluantes. Antonio Rojas essaye de progresser en valeur démonstrative au moyen de méthodes numériques. Il procède en divisant le corpus de Góngora, composé pour l'essentiel de poésies datées avec précision, en trois sous-corpus délimités par des bornes chronologiques : avant (A), pendant (B), et après (C) l'hypothétique changement de style.

En paramétrant la fonction OPPOSE du package R-Stylo et en le chargeant de comparer A et B, Rojas a obtenu des listes de mots préférés et évités dans le sous-corpus B.

Rojas a également calculé la fréquence relative d'une série de mots qui ont été reprochés à Góngora pour leur nouveauté et leur patine antiquisante, ce qu'on appelle des *cultismos*. Il est clair que la plupart d'entre eux, absents ou exceptionnels en A, sont apparus au moment de

l'hypothétique changement de style (sous-corpus B) et, ce qui est plus significatif, par la suite (sous-corpus C).

À mon gré il y aurait matière à affiner davantage cette étude pour éliminer certains biais, en particulier en ce qui concerne le premier de ces tableaux. Dans le stade actuel de la recherche de Rojas, il n'obtient pas une caractérisation plus profonde du style de Góngora ; il nous donne une vérification de ce que l'on savait déjà ou de ce qu'on pouvait aisément présumer. De plus, la méthode appliquée ne tient pas compte d'une hétérogénéité qui est en bonne partie affaire de genre et non de style. Néanmoins les matériaux obtenus et la quantification de certains phénomènes sont déjà un progrès indéniable. R-Stylo a une grande souplesse, il offre la possibilité d'un paramétrage très fin, il est en outre facile d'utilisation : grâce à son interface graphique très ergonomique, n'importe quel universitaire, sans connaissances de mathématiques et de l'informatique, peut apprendre à s'en servir en quelques jours. Il faut toutefois réfléchir beaucoup avant de s'en servir de manière optimale. Il me semble qu'il donnerait, utilisé plus à fond, les moyens d'une analyse du style de Góngora, objet de tant de fascination et de scandale, plus fine et plus systématique que celles qui ont été tentées jusqu'à présent. Pour la réaliser, il faut réunir une maîtrise de cet outil stylométrique et des méthodes statistiques qu'il implémente avec une connaissance intime de l'œuvre que donnent seulement des années de fréquentation et avec un maniement rigoureux des concepts de la linguistique et de la rhétorique. Il n'y a actuellement personne qui soit vraiment dans ce cas, et on bute donc sur un obstacle qui est général dans les humanités numériques littéraires.

**Marie-Églantine Lescasse** : “*Nueva torre de Babel*” or *Gongorism as Linguistic Confusion. A Textometric Analysis*.

Marie-Églantine Lescasse prépare une thèse dans le cadre de l'OBVIL. Pour définir son sujet, elle est partie de la constatation d'une question de la langue (*questione della lingua*, non coïncidente avec ce qu'en Italie on appelle ainsi) qui passionne certains lettrés espagnols (autour de 1600, dans les années d'activité de Góngora justement : presque une hantise chez un Francisco de Quevedo. Dans un esprit idéaliste et utopique, ces hommes sont en quête de ce qui fait la vertu d'une langue, qu'ils ne séparent pas de l'excellence des paroles qui y sont proférées, et prétendent doter leur langue, l'espagnol, de cette vertu, optimiser la langue en quelque sorte. En faveur de ce combat pour ce qu'ils estiment le bien commun de la *respublica*, ils écrivent des grammaires, des vocabulaires, des manuels d'orthographe, des bibliothèques ou bibliographies d'auteurs espagnols, des rhétoriques, des discours sur l'éloquence. Chez les auteurs en question,



les arguments rationnels sont au service d'une idéologie. Celle-ci se trahit par une série de métaphores et même de mythes. C'est par ce biais que Marie-Églantine Lescasse aborde aussi la réception de Góngora. Ses censeurs et ses partisans débattent, bien sûr, sur la qualité bonne ou mauvaise de sa poésie. Mais pour ces auteurs de culture humaniste, les poètes, par leur autorité et leur charme, au sens le plus fort de ce terme, laissent leur empreinte dans la parole de tous, écrite et même parlée ; c'est par eux qu'une langue vit, s'accroît et s'élève ou au contraire se corrompt, dégénère et périclité.

Mme Lescasse applique à sa recherche un logiciel de lexicométrie, IRAMUTEQ, qu'elle a appris à utiliser, notamment en suivant une formation donnée par le concepteur de ce logiciel, Pierre Ratinaud (Université de Toulouse II). Elle s'en sert pour mener conjointement l'analyse du discours de ces personnages qui spéculent sur la langue et celui des partisans et détracteurs de Góngora. Elle a constitué un corpus qui rassemble les textes de la polémique que nous avons édités et de nombreux textes contemporains trouvés dans le CORDE, *Corpus diacrónico del español*, mis en ligne par la *Real Academia Española*. Elle cherche à repérer des passages qui dénoncent un mauvais usage de la langue, pour faire émerger un discours très répandu mais que sa dispersion rend inaudible. Elle fait l'hypothèse que ce discours se structure sur les deux pôles que sont le mythe classique du barbare et le mythe biblique de Babel. IRAMUTEQ a une fonctionnalité remarquable qui permet de découper automatiquement un corpus quelconque en classes, autrement dit, en sous-corpus relativement homogènes d'un point de vue lexical. Une classe est une constellation de segments de quarante occurrences environ. Ces segments ont tendance à présenter un lexique similaire. Cela permet de rapprocher des passages du corpus de textes ou d'auteurs différents où ceux-ci emploient le même vocabulaire et donc, sans doute, parlent sur un même sujet. Les segments peuvent être contigus et proches dans le corpus ou dispersés et lointains. L'opération de division peut être itérée n fois.

Mais IRAMUTEQ n'est pas à même de saisir l'importance des termes renvoyant à ces mythes et aux craintes qu'ils expriment. Cela montre certaines limites du repérage des thèmes par des moyens simplement lexicaux. Chacun des lemmes se rapportant à « Babel » ou à « barbare » est trop rare dans l'ensemble du corpus, et pour voir son importance il faut l'intégrer dans une famille de lemmes aux sens proches. En effet, la fonctionnalité de la classification ne retient que des formes fréquentes ; au-dessous d'un certain seuil, les formes ne sont pas prise en compte dans la classification. Marie-Églantine Lescasse a repéré manuellement les concepts afférents à ces deux mythes et aux concepts qui s'y rattachent : elle a regroupé de manière empirique les unités lexicales qui se rattachent à ces concepts. Pour le thème du « jargon » (qui appartient à la fois à la constellation de barbare et à celle de Babel) elle a regroupé sous l'étiquette "jerigonza",- les

termes "algarabía", "armenio", "caldeo", "diccionario", "gerihabla", "gongorizar", "intérprete", "jacarandinas", "jeringónora", "jeringonza", "junciana", "koinismo", "mandinga", "moscovia", "vascongada", "vizcaíno", "Calepino". Elle a mis en place un programme baptisé Compute Syns qui associe à chacun de ces lemmes le mot "jeringonza" tout en neutralisant la forme d'origine. Ainsi la forme "armenio" ne sera pas prise en compte dans les calculs mais sera remplacée par l'étiquette et lui a soumis son corpus, qu'elle a ensuite versé dans le programme IRAMUTEQ, l'étiquette "jeringonza" remplaçant dans les calculs statistiques toute cette famille de termes. Il en résulte la mise en relief comme une classe au sens d'IRAMUTEQ des passages où cette étiquette apparaît et le rapprochement de certaines étiquettes entre elles, qui indique des liens sémantiques, par exemple entre l'étranger et la faute, avec le rapprochement de l'étiquette "ajeno" de "barbarismo", ou du thème du jargon et de celui du rire: les mots sous-jacents sont néanmoins retrouvés quand on va de la classe aux textes.

Le procédé appliqué par M.E. Lescasse de regrouper sémantiquement un ensemble de lemmes en vertu d'un « concept » commun relève de ce qu'on appelle la construction d'ontologies. On obtient ainsi dans IRAMUTEQ une classe (un sous-corpus formé de fragments) où l'étiquette *jeringonza* (qui regroupe l'ensemble de ces mots) est mis en relief comme la plus caractéristique.

Elle a procédé de la même manière pour le terme *ajeno* (*alienus*, appartenant à autrui) et ainsi trouvé une classe dont il est le plus spécifique (par le test du chi<sup>2</sup>). Cela permet de mettre à jour un discours fragmentaire, disséminé, relativement peu audible mais très présent, qui met en garde contre la menace de l'aliénation (l'invasion par le barbare et le barbarisme) et la confusion dans la langue (entraînée par l'ignorance délibérée de ce qui lui est propre, l'infraction systématique de ses règles). Ces attaques à la langue sont graves parce que, à l'instar des hérésies, elles sont une menace de dissolution, de désagrégation de la communauté, et de désordre et égarement des esprits. Cette préoccupation, en partie réelle, en partie exagérée pour des raisons diverses, coïncide avec l'émergence d'un poète, Góngora, qui rompt avec les usages d'une manière perçue comme violente, et dont on se demande s'il est un *vates*, un prophète, ou un faux prophète, un hérétique. Pour la publication dans e-Spania, M-E. Lescasse proposera une approche différente, celle d'une analyse lexicométrique du concept de Propiedad (cooccurrences et calcul des spécificités), tel qu'il apparaît dans la polémique gongorine, avec le logiciel TXM.

**François-Xavier Guerry:** *Góngora in his first Biographies: a Comparative Analysis with Digital Methods*

François-Xavier Guerry est parti de la constatation que dans notre corpus il y a des choses qui se répètent, de fortes similitudes ou coïncidences littérales. Certains commentateurs

ont accusé les autres de plagiat et en effet les emprunts non déclarés de l'un à l'autre semblent assez fréquents. Pour rendre compte de ce phénomène, François-Xavier utilise MEDITE, un logiciel d'alignement de textes mis sur pied par les cognitivistes de l'OBVIL. Il a testé pour l'instant ce logiciel sur trois « vies » de Góngora, deux d'entre elles sans nom d'auteur, l'autre restée dans un des manuscrits de José Pellicer. Il utilise aussi Phoebus, un autre logiciel mis au point par Jean-Gabriel Ganascia, qui repère les réemplois d'un texte dans un autre.

Ces trois courtes biographies dérivent l'une de l'autre et on sait dans quel ordre elles ont été composées. MEDITE permet de faire apparaître immédiatement les ajouts, soustractions, permutations et substitutions qui se sont vérifiées d'un texte à l'autre. C'est une commodité puisqu'on aurait pu le faire à la main, mais au prix de beaucoup de travail et de beaucoup d'erreurs et d'inexactitudes.

Il s'agit d'une première approximation, puisque ces logiciels n'ont pas été faits pour cela, et que de plus l'interface de Phoebus dans le site ne permet pas d'avoir l'intuition de qui se passe vraiment dans le programme, et en particulier ne permet pas de l'adapter à une autre langue que le français. Les résultats, en ce qui concerne MEDITE, font déjà voir, d'un premier coup d'œil, l'essentiel des rapports d'un texte à l'autre. Les blancs indiquent les parties du texte qui sont demeurées inchangées, le vert ce qui a été ajouté, le rouge ce qui a été enlevé, le bleu ce qui a été remplacé.

La recherche prendra une plus grande ampleur étendue à d'autres parties du corpus. On peut déjà conclure que le premier texte (qu'on peut attribuer avec une quasi-certitude au grand prédicateur Paravicino, l'ami de Góngora) est la matrice des deux autres. Le second, celui de Pellicer, historien du roi, l'un des commentateurs et imitateurs du poète, est une réécriture libre du premier : libre mais conservant strictement ce que l'on pourrait appeler les biographèmes. La troisième « vie », dont on ignore l'auteur, reprend le texte de Paravicino avec des modifications mineures et surtout avec un ensemble très lourd d'interpolations. Les textes deux et trois sont mutuellement indépendants.

**Aude Plagnard:** *Góngora as the Spanish Homer? A Textometric Answer through the Corpus of the Controversy.*

Les communications d'Aude Plagnard et d'Hector Ruiz ont en commun de recourir à un scénario de transformation (une feuille de style xsl) réalisé par Frédéric Glorieux pour mettre en évidence les réseaux qui structurent la polémique. Ce programme *ad hoc* construit un tableau à

partir d'entités encodées dans nos textes. Les données extraites et présentées en tableau sont ensuite versées dans le programme Gephi qui construit des réseaux qui sont assortis d'un laboratoire de données qui permet de les analyser que l'on peut visualiser sous la forme de graphiques. Cela révèle, sous un aspect déterminé, l'ensemble du champ de la polémique. Ces recherches ont aussi en commun (et c'est très important) d'utiliser non le texte brut que nous éditons, mais le texte enrichi par l'annotation philologique des éditeurs telle qu'elle est traduite dans l'encodage.

Aude Plagnard, motivée par son goût pour l'épopée et par sa connaissance de la tradition homérique à la Renaissance et des traductions de l'*Odyssée* en Espagne, a d'abord cherché à repérer parmi les auteurs cités dans le corpus, et marqués par les éditeurs sous l'étiquette autorité (<persName type="authority">), les références à Homère et leur environnement textuel. En effet, comme je l'ai commenté dans mon livre *Góngora heroico*, certains contemporains de Góngora le rapprochent d'Homère, et la première impression de ces œuvres (qui sortit quelques mois après sa mort) remplace son nom, dans le frontispice, par celui d'« Homère espagnol ». Ce fut d'ailleurs la principale raison retenue par l'Inquisition pour ordonner le retrait de la vente et la destruction des exemplaires d'une œuvre pourtant dédiée à l'Inquisiteur général. Il était en effet obligatoire d'indiquer le nom d'auteur dans un livre imprimé quel qu'il fût.

De là Aude Plagnard est passée rapidement à une étude générale des autorités citées dans notre corpus. Pour le repérage de ces autorités il ne suffit pas de la simple recherche de leur nom car de nombreux auteurs sont convoqués de manière tacite. Des écrivains très connus (ici Lucain, les auteurs de la Bible, Ovide, Cicéron, Plaute et Horace) ne sont pas toujours nommés : ils sont reconnaissables par des périphrases, ou identifiés par des citations ou des titres d'œuvres. Pour automatiser la reconnaissance des autorités il faut donc revoir à la main et au cas par cas l'encodage. Il faut que les balises permettent non seulement d'en marquer la présence mais de les identifier au moyen d'une clé. Voici quelques exemples donnés par Aude Plagnard :

```
<persName type="authority" key="Marcial">otro Español</persName>
```

```
<persName type="authority" key="Cicerón">Tulio</persName>
```

```
<persName type="authority" key="Juan Luis de la Cerda">Cerda</persName>
```

Le poète Martial, né dans l'Hispanie romaine (Bilbilis en Aragon) est marqué dans le texte par l'expression « otro Español », que l'on pourrait rendre par « le fameux Espagnol » ; Cicéron (*Marcus Tullius Cicero*) est désigné par « Tulio », comme il peut l'être, dans d'autres cas, par son cognomen de Cicéron ou par des expressions telles que « le Rhéteur », « l'Orateur insigne » et ainsi de suite. Le remarquable commentateur jésuite de Virgile, Juan Luis de la Cerda, est simplement désigné comme Cerda. On voit que poser ces balises demande de la réflexion, des

heures de travail et beaucoup d'attention. Aude Plagnard a proposé en outre de qualifier les autorités en marquant leur degré de précision, à savoir la proximité du texte du polémiste et du texte de l'autorité, les degrés de proximité se déclinant suivant quatre types :

1. Autorité mentionnée par une autre autorité (de seconde main)
2. Autorité citée par une autre (citation de seconde main)
3. Autorité mentionnée par le polémiste (de première main)
4. Autorité citée par le polémiste (citation de première main)

À cela près le traitement numérique permet d'obtenir immédiatement un répertoire d'auteurs cités par les lettrés qui commentent, attaquent et défendent Góngora. De la liste d'occurrences similaire à un index, nous pouvons déduire, par le moyen d'une table dynamique, une liste d'autorités, pondérées en fonction du nombre d'occurrences et leur degré.

On a en outre construit sur la base de ces données, à titre purement expérimental, un réseau où les nœuds sont les textes et les autorités, les textes étant considérés comme des sources, les autorités comme des cibles (*targets*). On a donc une radiographie de la mobilisation d'une culture au service d'une stratégie rhétorique.

La grosseur du nœud indique, pour les textes, le nombre d'autorités qu'ils citent ; pour les autorités, le nombre de fois où elles sont citées dans le corpus total. Le réseau se distribue entre centre et périphérie, selon que ces autorités sont communes à un plus grand ou à un plus petit nombre de textes et que les textes convoquent plus ou moins d'autorités elles-mêmes centrales. On a utilisé pour cela la spatialisation Yifan Hu dans Gephi. Les autorités partagées par tous les textes ou presque sont placées au centre. Dans l'état actuel du corpus et de son encodage, il s'agit de Plaute, Sénèque le Tragique, Pétrarque, Lucien, Garcilaso, Macrobe, Ovide, Camões, Martial, Cicéron, Aristote, Horace, Virgile. Les autorités sont proches du bord quand elles sont excentriques, dans tous les sens du terme, fantaisies isolées d'un individu peu productives du point de vue du réseau. À ce propos, Aude Plagnard a eu plusieurs idées qui pourront être testées plus à fond quand le projet sera plus avancé :

1. Regroupement des textes : quand les autorités ne sont citées qu'une fois, elles ne servent pas à relier entre eux les textes ; quand elles sont citées presque partout, elles montrent l'arrière-plan d'une culture mais ne créent pas de lien particulier. En revanche, si une autorité (ou, mieux, plusieurs) est mentionnée par plusieurs textes et ignorée partout ailleurs, elle fait lien, elle permet de déceler l'existence d'une famille de textes que l'on peut opposer à d'autres : une famille qui se caractérise par les choix qu'elle opère dans la culture accessible. On peut se demander évidemment si ce caractère en recouvre d'autres.

2. Un texte placé en position très centrale est normalement relié aux autorités qui font consensus et qui sont citées partout et à elles uniquement. Cela peut être, pour cela même, un texte quelque peu insignifiant. Cela se confirme pour un de nos textes, la lettre à Góngora d'un ami anonyme, assez peu lettré et aux considérations plutôt banales.

3. La troisième idée revient du réseau aux textes. Les autorités apparaissent très souvent sous forme de liste, elles tendent à former des groupes plus ou moins fixes. On peut le voir pour les concordances des mentions d'Homère. Il apparaît très souvent en paire avec Virgile et Pindare, ce qui est attendu. D'autres connexions sont moins évidentes.

Aude Plagnard se propose d'extraire automatiquement ces listes pour y chercher des patrons de récurrences significatifs. Le but général de sa recherche, concluait-elle, est de créer une continuité de données entre l'édition philologique et l'édition numérique. Le principe est le même que dans le cas de Marie-Églantine Lescasse, mettre en relief la cooccurrence réitérée dans le but de définir des groupes en fonction de la proximité. Cette cooccurrence est de nature différente en tant qu'elle est appliquée aux balises en TEI et non au texte même. C'est une manière automatisée de mettre à profit le travail investi par la philologie, qui reconnaît, repère, localise précisément la provenance des auteurs mentionnés ou cités. L'intérêt sera d'autant plus grand que l'on disposera d'une plus grande masse de textes.

Bien sûr la démarche peut avoir d'autres bénéfices qui relèveraient non pas d'une approche de type historique, sociologique, distante en tout cas, mais au contraire du *close reading*. On peut s'intéresser pour chaque texte ou chaque auteur, aux autorités qu'il est le seul à citer ou qu'il cite avec une fréquence insolite. Cela peut être (dans certains cas) un indice l'interpréter. Or, dans la querelle autour de Góngora sont intervenus des écrivains très célèbres dont Lope de Vega et Francisco de Quevedo.

### **Hector Ruiz:** *Mapping Intertextuality: a Social Network Analysis of Góngora's Polemical Reception*

Hector Ruiz pour sa part considère un réseau dont les nœuds sont les auteurs des pièces du corpus, les personnes citées et les passages de Góngora cités ou mentionnés, son but étant à terme d'évaluer la centralité de chaque texte, de faire voir l'évolution diachronique de ces réseaux de relations, donc l'ossature de l'histoire renouvelée de cette controverse que nous voulons écrire.

Dans la construction du réseau, la source de toutes les relations est chaque document de la controverse ; il y a trois sortes de cibles : les autorités, les polémistes et les passages de poèmes de

Góngora auxquels ils font référence. Il y a aussi des données non relationnelles comme l'année de composition, le titre du poème, ou l'information sur le degré de précision des autorités. Ces données non relationnelles sont encodées dans les éditions. L'année où furent écrites les poésies, par exemple, est la base de l'index de la poésie de G en XML.

Le programme xsl extrait l'information et la réorganise en une double base de données qui peut être importée dans des logiciels tels que Gephi.

Il concerne pour l'instant treize textes seulement. Les nœuds sources sont ces treize textes, en rouge ; les nœuds cibles sont en jaune, les vers de Góngora cités en vert, les « polémistes » en bleu. Cela permet de faire apparaître par exemple, les poèmes et les vers les plus controversés.

La question est encore une fois « *how many Góngoras can we read* », celle que posait Rojas et à laquelle il entreprenait de répondre par les moyens de la lexicométrie en analysant les textes. Ruiz s'intéresse au contraire au Góngora mobile et variable à travers la réception. Son hypothèse, dit-il, est que nous devrions pouvoir lire autant de Góngoras que les polémistes ont vu dans son œuvre. Il est possible de s'amuser à faire bouger le réseau en fonction des dates, de le voir se modifier dans le temps, mais je ne le ferai pas, par manque de dextérité, et parce que nos données restent trop partielles.

Hector Ruiz montre par ailleurs quelque chose qui l'intéresse particulièrement : un réseau partiel mais qui a l'avantage d'être complet, dont la source unique est Espinosa Medrano, prédicateur péruvien érudit, à l'immense succès et au grand talent, qui publia à Lima en 1660 l'*Apologético*, une défense de la poésie de Góngora. C'est Hector Ruiz lui-même qui a édité le texte.

Dans ce cas le rouge marque l'importance d'un nœud. Les flèches indiquent les relations que l'on a indiquées : entre l'*Apologético*, les « polémistes » qu'il nomme, les autorités qu'il cite, et les poèmes de Góngora qu'il commente (indexés dans les œuvres complètes OC). Les grosses flèches correspondent aux entités nommées les plus importantes, sans surprise : Faría y Sousa, le critique de Góngora qu'Espinosa Medrano veut réfuter, Góngora le poète qu'il défend. Moins attendu mais très fréquent dans la polémique, l'autorité la plus importante est Virgile ; le poème de Góngora le plus discuté la *Fable de Polyphème*.

Ruiz conclut par une proposition théorique : il faut réévaluer la définition de « polémiste », car à la limite n'importe quel lecteur de Góngora qui en a parlé ou que l'on cite comme ayant parlé de lui pourrait s'appeler polémiste. La limite pourrait être obtenue par deux moyens spécifiques à l'analyse de réseaux : statistiques sur l'excentricité et la centralité dans le réseau. En ayant un corpus complet avec pour cibles les auteurs et les poèmes de Góngora nous pouvons déterminer un seuil critique de centralité. Ainsi, Espinosa Medrano est excentrique par sa date

(1662) et son lieu géographique (Cuzco et Lima). Cependant comme il partage la culture et les références des autres polémistes, cette excentricité géographique ne l'exclut pas de la controverse.

Voici donc quelques-unes des recherches, encore à leurs débuts, que nous essayons sur notre matériau. En dehors de la prochaine publication dans *e-Spania* le but est à un peu plus long terme un livre collectif sur la réception de Góngora qui traite à fond les problèmes qu'elle pose et l'intérêt théorique qu'elle présente et qui combinera des approches classiques et numériques pour les traiter. Bien que les difficultés que rencontre cette entreprise soient considérables, je crois que les coups d'essai de ces jeunes chercheurs sont suffisamment intéressants pour qu'il vaille la peine de la tenter.